MÉMOIRE SUR LA PESTE OBSERVÉE EN ÉGYPTE, PENDANT LE SÉJOUR DE L'ARMÉE D'ORIENT DANS...

Gaetan Sotira

Digitized by Google

la ville de Rosette, où je fus employé pendant les travaux pénibles et dangereux de trois ans consécutifs. Je me flatte qu'elles contribueront au moins à rectifier les opinions erronnées, généralement reçues en Europe d'après le récit fabuleux de Prosper Alpin et de bien d'autres voyageurs (1).

Il n'en est pas de la médecine comme de la géométrie. Dans celle-ci on n'admet, ni ne rejette rien que ce dont on peut absolument démontrer la vérité ou la fausseté, tandis que dans la médecine il faut s'en rapporter souvent à un certain tact de sentir le vrai et le faux, après avoir bien pesé toutes les raisons de part et d'autre, tact qui n'est donné qu'à un génie bien cultivé par des études scientifiques et par une profonde méditation sur la nature. Le mathématicien, dans ses sublimes recherches, compare d'une infinité de manières la quantité, et toute sa science roule toujours sur trois mots, *plus*, *moins*, *égal*; mais le médecin qui a l'homme pour objet de son art, et tout ce qui a rapport à l'homme, doit nécessairement embrasser dans ses spéculations le monde entier, physique et moral; ce qui rend la médecine si difficile. Les principes de l'art de guérir sont évidemment vrais; mais appliqués aux cas particuliers, ils ne donnent que des résultats de probabilité. C'est pourquoi j'espère obtenir l'indulgence due à un écrivain qui, convaincu de la faiblesse de son talent et de la difficulté de la matière qu'il a entrepris de traiter, fait tous ses efforts pour mériter l'approbation du public. Je garantis la vérité de mes observations; et si par fois en hasardant quelque conjecture, je viens à me tromper, j'aurai marqué l'écueil par mon naufrage.

Voici les questions que je me propose d'examiner: Qu'est-ce que la peste? Quelle est son origine en Egypte? Quelle est la méthode curative et préservative de ce mal?

PREMIERE QUESTION.

Qu'est-ce que la peste?

Les anciens médecins, ainsi que les historiens, ont appelé peste toute épidémie meurtière; mais les modernes ont restreint ce nom à la seule peste bubonique, que je définis pour une maladie *sui generis*, très-meurtrière, contagieuse, qui attaque rarement la même personne plus d'une fois, avec ou sans fièvre (2), accompagnée le plus souvent d'abattement de forces, de maux de tête, d'une soif ardente, d'un ou de plusieurs bubons aux aines, aux aiselles, à la mâchoire inférieure, quelquefois de charbons, de pétéchies, de taches livides, de convulsions, de délire, de léthargie, de diarrhée, de vomissemens, d'hémorragies. Tels étaient les symptômes de la peste que je vis en Egypte, pendant

(1) Prosper Alpin, un des hommes les plus savans de son siècle, ne laisse pas de nous débiter quelques fables. Il prétend, par exemple, que le Nil commence à croître le même mois, le même jour, la même heure (le 17 juin); en outre, il soutient que la peste cesse *entièrement* dans le mois de juin. Il affirme encore que les ophtalmies règnent au Kaire pendant la saison des vents méridionaux. Voyez son ouvrage *de Medicinâ Ægyptiorum*, lib. I, cap. VII, XVII et XVIII.

(2) Hippocrate avait déja remarqué la même chose, *de Morbis popul.* lib. III.

Digitized by Google

trois ans, et qui répondent exactement à ceux observés à Marseille, en 1720; à Messine, en 1745; à Moscow, en 1771, et dans bien d'autres pays désolés par ce terrible fléau.

Quand on a observé les effets de l'opium, qui, sur certains individus, agit comme stimulant, sur d'autres comme sédatif; quand on a répété les expériences de *Baglivi*, concernant les injections acides sur la moelle épinière de plusieurs animaux (1), on ne sera pas surpris de la contrariété de quelques symptômes de la peste, ainsi que de leur grande variété: tout dépend de la différente disposition des sujets.

Certains malades avaient les yeux rouges et étincelans, le visage bouffi, la démarche chancelante comme celle des gens ivres, et une fièvre très-violente, qui n'était pas toujours précédée par des frissons; d'autres se plaignaient d'une faiblesse extrême dans tout le corps; la figure blême, terreuse, triste, les yeux immobiles comme ceux d'un homme étonné, presque sans fièvre, dévorés par un feu interne, ils témoignaient une grande envie de boire; cependant ils ne buvaient que fort peu, quoiqu'ils eussent à volonté de l'oxycrat et de la limonade, ce qui annonçait une espèce de délire. Finalement, il y en avait quelques-uns attaqués d'un léger mal de tête, avec un dégoût passager, sans fièvre, qui souffraient un picotement sous l'aine, à l'endroit où le bubon pestilentiel se manifeste. Peu-à-peu le bubon se prononçait, pour disparaître, ou pour suppurer long-tems après; ce qui se prolongeait quelquefois jusqu'à cinquante jours. Cette troisième classe de pestiférés n'a jamais gardé le lit, ni cessé de prendre les alimens ordinaires, à l'exception de la viande.

D'après cet exposé, je pense que la peste n'est pas une fièvre synoque-putride, très-aiguë, mais une maladie *sui generis*, comme la petite vérole, que le vulgaire appelle maligne ou bénigne, selon qu'elle est pernicieuse pour certains enfans, ou qu'elle ne l'est pas du tout pour certains autres.

Nous avons dit que la peste attaque rarement la même personne plus d'une fois; cela doit s'entendre pendant le cours de la même invasion. Néanmoins on a à craindre les rechûtes du mal dans les mêmes sujets: 1.° pour ceux dont les bubons n'ayant été ouverts que par une simple ponction, ou par une issue étroite, formée par la nature elle-même, ont resté fistuleux; 2.° pour ceux dont, la figure étant encore cachectique, les bubons n'ont pas donné une suppuration complette, par défaut de forces vitales; 3.° pour ceux dont les bubons, sans avoir suppuré, viennent à disparaître. J'ai quelques exemples des deux premiers cas, et plusieurs du troisième. J'ai vu aussi un seul homme, qui, après la suppuration et cicatrisation du bubon, quoiqu'en apparence rendu à la santé, au bout de quinze jours a été de nouveau atteint de peste, mais très-légèrement.

Russel, en parlant de la peste d'*Alep*, nous dit (2) qu'il y avait des exemples

(1) *Factis variis terebrationibus in vertebris spinalis medullæ canis, suis, leporis, pecudis, etc. observavimus quod..... instillatis acidis liquoribus, statim tremores, convulsiones, ululatus, vomores abdominis, vomitus, stupores, paralyses, ad motum impotentiæ, urinæ aut fœcum copiosæ excretiones, aliquando totales eorum suppressiones.* De Fibrâ motrice, *lib. I, cap. 5.*

(2) Having the distemper once does not prevent a second seizure, number of people being

Digitized by Google

de quelques personnes rechûtées trois fois dans le cours de la même épidémie ; mais il n'explique point si les bubons de ces individus avaient suppuré ou disparu. L'art d'observer est plus difficile qu'on ne pense.

Passons maintenant à l'article de la contagion, sur lequel il est scandaleux qu'il existe encore deux opinions. Il y a des hommes assez bizarres pour ne pas croire à la contagion de la peste. Cette opinion, qui s'était glissée même parmi certains chefs de l'armée, nous tracassa beaucoup en Egypte. Au reste, il faut excuser le vulgaire, quand on voit que des médecins ont voulu soutenir que la peste n'est pas contagieuse. De pareils avis seront toujours saisis avec d'autant plus d'avidité, qu'on y trouvera des raisons de se rassurer suivant ses desirs. Nous allons discuter cette matière, pour combattre des erreurs funestes au genre humain.

La peste n'est pas toujours de la même force ; ses effets non-seulement dépendent de l'activité plus ou moins grande de son venin dans les diverses épidémies, mais encore de la différente disposition des individus, plus ou moins susceptibles de contagion, ou tout-à-fait incapables de la moindre atteinte. L'Egygte, où les pestiférés sont abandonnés à la nature sans aucun secours de l'art, nous fournit mille exemples de ce que nous venons d'avancer. On compte dans leur histoire trois pestes fameuses qui ont désolé le pays ; et d'après une longue expérience, on redoute la peste du *Saïd*, c'est-à dire, de la Haute-Egypte, parce qu'elle est plus pernicieuse que les autres. Ajoutez à cela que tous les habitans musulmans, pendant le cours de l'épidémie, communiquent entr'eux, et tous ne sont pas attaqués du mal.

Les argumens des partisans de la non-contagion sont fondés sur des faits particuliers de plusieurs personnes, qui, après avoir communiqué avec des pestiférés, ou après s'être servi des hardes infectées, n'ont pas contracté la maladie. Bien loin de nier ou de révoquer en doute la vérité de ces faits, je suis à même de pouvoir en alléguer d'autres ; mais cela prouve seulement que la peste n'est pas contagieuse pour tous les individus, ainsi que la petite vérole, la galle, l'hidrophobie, etc. Cette doctrine a toujours été enseignée par les grands médecins de tous les âges (1).

Je vais maintenant produire des exemples de contagion, qui sont aussi sans replique. Quelques accidens de peste commencèrent à se manifester parmi les Français à Damiette et à Alexandrie, dans le mois de vendémiaire de l'an 7, mais ce ne fut que vers la fin de frimaire, et dans les mois suivans, que cette maladie fit des ravages. Elle passa à Rosette vers la mi-pluviôse, apportée par les soldats de la légion nantique, qu'on envoya d'Abou-Kir, et qu'on plaça dans l'hôpital. Au bout d'environ douze jours, la peste se déclara parmi les infirmiers, et ensuite elle attaqua les anciens malades (2).

---

alive, when I left Aleppo, who have had it twice or oftener; and I have seen instances of the same person's having had the disease three several times in the same season. *The natural history of Aleppo*, pag. 228.

(1) Voyez Hippocrat., *de Flatibus*, cap. 3, et Galen. *de different. Febr.* lib. I, cap. 6.

(2) On aura de la peine à croire que des personnes infectées eussent été logées pele-mele avec d'autres qui ne l'étaient point, et cela sciemment. On fit plus, par l'impéritie et l'opiniatreté de l'administration sanitaire, toute composée de capitaines de bâtimens marchands, qui avaient puisé leur doctrine sur la peste dans les voyages du Levant, on supprima, malgré nos réclamations, l'hôpital des blessés. Ces malheureux, ainsi que les vénériens et tous les autres malades,

Digitized by Google

Un autre fait, qui prouve la contagion, c'est que, lors de la descente des Anglais en Egypte, les troupes françaises, parties du Kaire pour se rendre à Alexandrie, communiquèrent, dans leur passage, la peste aux habitans de Rahemanié, qui jouissaient auparavant d'une parfaite santé. J'étais alors sur les lieux, et je vérifiai, avec soin, toutes les circonstances du fait que je mets ici en avant.

Je ne finirais plus, si je voulais rapporter toutes les familles et chambrées entières que j'ai vu enlever par cette terrible maladie; mais je m'arrête à considérer la perte faite en Egypte et en Syrie, pendant l'an 7, d'environ quatre-vingts officiers de santé, perte d'autant plus déplorable, qu'elle ne pouvait être aucunement réparée. Dans les années suivantes, 8 et 9, pour conserver cette classe d'hommes précieux à l'armée, on jugea convenable de charger les barbiers turcs du pansement des bubons, charbons, et vésicatoires, ainsi que de la saignée et des frictions huileuses; le tout sous la direction et sous l'inspection immédiate des médecins et chirurgiens français. Par cette disposition, la peste, pendant les deux susdites années, n'enleva que douze officiers de santé (1).

D'après tout ce que je viens de dire, je me crois assez autorisé à pouvoir conclure que la peste est une maladie contagieuse, et que, par conséquent, on doit prendre les mesures nécessaires pour en empêcher la propagation. En outre, comme nous ne pouvons présumer d'avance si nous sommes, ou si nous ne sommes point susceptibles de contracter cette maladie, il serait imprudent d'en faire l'essai aux dépens de la vie. Il faut encore observer que cet état d'incapacité de contagion n'est pas toujours permanent. Nous en avons eu un exemple fâcheux dans la personne d'un pharmacien, qui s'était mis dans la tête que la peste ne pouvait pas l'atteindre, parce que, dans un tems où tous ses collègues périsaient en Syrie, il avait joui d'une parfaite santé; mais, l'année suivante, ce jeune homme, employé à l'hôpital de Rosette, mourut de cette maladie en trois jours, victime de l'ignorance qui l'avait rendu si téméraire.

Un article intéressant, qui nous reste à discuter, c'est de voir s'il y a plusieurs espèces de pestes buboniques, ou si toutes ne sont que différens degrés

---

furent enfermés dans le lieu où régnait déja la peste. Exposés de près à la contagion, plusieurs contractèrent la maladie, et périrent.

(1) On nous vante avec raison la bravoure des militaires, qui, les armes à la main, vont affronter l'ennemi; mais les dangers qu'on court dans les batailles sont-ils comparables à ceux que présente un hôpital infecté de la peste? On ne se bat pas tous les jours, mais tous les jours on visite les pestiférés. En outre, l'espoir d'un riche butin, le bruit d'une musique guerrière, cette ardeur martiale qu'on se communique les uns aux autres, quand les armées sont en présence, exaltent l'imagination du soldat, et affermissent son esprit. Dans un hôpital infecté, il n'existe rien qui puisse produire de pareils effets. Ici le médecin ne voit que le spectacle le plus hideux de la misère humaine; à chaque instant il rencontre la mort sous ses pas; il la brave de sang-froid, et il est souvent victime d'un dévouement sans borne. On a constaté que le nombre des officiers militaires de l'armée d'Orient tués par l'ennemi, ou par les maladies, est, proportion gardée, beaucoup moindre que celui des officiers de santé morts de la peste. Peut-on douter, d'après tout cela, que ceux de ces derniers échappés à ce terrible fléau n'aient des droits incontestables à la bienveillance d'un gouvernement juste?

Digitized by Google

de la même maladie. Pour décider cette question, nous joindrons le raisonnement aux faits, et les faits au raisonnement. D'abord, considérons la peste d'Athènes, si bien décrite par Thucydide (1) et par Lucrèce (2): elle est d'une nature différente de celle que j'ai observée en Egypte. Les Athéniens, qui, atteints de ce mal, échappaient à la mort, ne trouvaient leur guérison que dans de nouveaux malheurs; car la peste ayant fait ses ravages dans les viscères et les intestins, finissait par parcourir les extrémités du corps, et déchargeait son venin sur les pieds, les mains, le nez, les oreilles, les yeux: ainsi les malades perdaient ordinairement par la gangrène une ou plusieurs de ces parties. C'était à ce prix qu'ils sauvaient la vie, pour n'offrir aux regards de leurs concitoyens que les restes infortunés d'eux-mêmes. En outre, Thucydide rapporte que les oiseaux et les quadrupèdes, qui se nourrissent de cadavres humains, n'approchaient point de ceux-ci, ou s'ils en mangeaient, ils mouraient. Il ajoute que les chiens accoutumés à vivre dans la société de l'homme, pressentaient encore mieux les dangers de la contagion, et s'en éloignaient. *Boccace*, dans le récit très-élégant qu'il fait de la peste de Florence, au commencement de son *Decamerone*, nous assure qu'elle passait pareillement des hommes aux animaux; il fut témoin oculaire de la mort de deux cochons, survenue peu de tems après qu'ils eurent frotté leurs groins contre des haillons d'un pestiféré jetés au milieu de la rue. Or, en Egypte pendant trois ans consécutifs, je n'ai observé aucun individu mutilé par les suites de la peste, ni que ce mal se soit communiqué à aucune autre espèce d'animaux. J'ai vu, au contraire, des gros rats dont le pays abonde, ronger les morts de la veille, et les chiens dévorer les cadavres ensevelis au milieu des sables dans des fosses peu profondes qu'ils excavaient facilement. Nous savons que la peste est causée par un poison, puisqu'appliqué, même en petite quantité, au corps vivant, il y produit des effets mortels ou extrêmement graves. Chaque substance vénéneuse agit par une vertu spécifique, qui a un rapport singulier avec la nature de chaque animal auquel elle est funeste. La diversité de ce rapport se démontre dans le très-grand nombre de poisons qui sont mortels pour une espèce d'animaux, et qui ne le sont point pour d'autres. Ainsi, le persil qui tue le perroquet, ne fait aucun mal à l'homme, et la ciguë qui tue l'homme, sert à nourrir la chèvre (3). S'il y a donc des

---

(1) Il faut se rappeler que la description de la peste d'Athènes par Thucydide n'est pas faite par un médecin. Galien dit à ce propos: *Thucydides quæ ægrotis contigerunt tanquam idiota idiotis scripsit; Hippocrates verò tanquam artifex artificibus.* De spirandi difficult. *lib. II.*

(2) *De rerum Naturâ*, lib. VI.

(3) D'après les principes que nous venons d'exposer, on peut rendre raison de certains faits incroyables pour ceux qui ne sont pas initiés dans les mystères de la nature. L'histoire de la médecine nous apprend que pendant la terrible maladie qui s'annonçait en Angleterre, il y a trois siècles, par des sueurs excessives, *sweating sickness*, les Anglais en étaient atteints même hors de leur pays, et les Ecossais, ainsi que les autres étrangers qui se trouvaient en Angleterre, en étaient exemptés. Voyez Freind, *Histor. Med. Art. Cajus.* Cardan, dans son ouvrage *de Varietate rerum*, lib. VIII, cap. 48, rapporte qu'étant à Bâle, il y eut dans cette ville une peste qui n'attaquait que les Suisses, épargnant les étrangers, tels que les Français et les Italiens. On sait qu'il y a des épidémies dont un sexe est plutôt attaqué qu'un autre; quelques-unes n'en veulent qu'aux adultes, d'autres aux enfans, d'autres aux vieillards, et d'autres n'épargnent ni sexe, ni âge, ni tempérament.

Pour expliquer tous ces faits, qui de tems en tems se reproduiront dans la nature, il suffit de regarder avec *Muschenbroeck* l'atmosphère comme une espèce de laboratoire le plus parfait et

Digitized by Google

pestes buboniques qui quelquefois attaquent la seule espèce humaine, et d'autrefois même les animaux, nous sommes forcés de convenir qu'il en existe de différentes natures.

Je terminerai cet article par les observations suivantes:

Le tems le plus dangereux, et peut être le seul pour communiquer la peste, est pendant la fièvre du malade (1).

L'homme est particulièrement sujet à être affecté de contagion, lorsqu'il est affaibli d'une manière quelconque, ou par le défaut de nourriture, ou par les indigestions occasionnées par la quantité ou par la qualité des alimens, ou par l'intempérance dans la boisson, qui, quand la stupeur produite par l'ivresse est dissipée, laisse le corps dans un état de faiblesse, ou par l'excès des plaisirs de Vénus, ou par la peur, ou par les grandes fatigues, ou par toute autre évacuation considérable. Les intempéries de l'air nous disposent aussi à recevoir la contagion : la vérité de cette doctrine, enseignée par les grands médecins, a été bien constatée en Egypte.

La peste fut très-pernicieuse pour les Nègres : tous ceux qui en étaient attaqués, périssaient en peu de tems. Cette observation, fort ancienne dans le pays, jette du jour sur les différentes dispositions, plus ou moins propres à favoriser l'action du miasme pestilentiel.

Tous ceux dont la peau était parsemée de pétéchies noires, sont morts, ainsi que ceux dont la parole était gênée. Quand la matière morbifique s'est portée sur la neuvième paire des nerfs de la moëlle allongée, et a mis en convulsion les muscles de la langue, c'en est fait du malade.

Le plus grand nombre de ceux dont l'extrême résolution des forces annonçait que le principe vital était fortement attaqué, ont péri; et au contraire il n'y a eu de sauvés en grand nombre, que ceux dont la fièvre et l'orgasme démontraient que la nature luttait contre le mal. Tous ceux finalement, qui, sans fièvre et sans abattement de forces, ont eu la peste, n'ont pas couru le moindre danger.

Il m'a été impossible de former aucune règle pour déterminer la durée du mal, dont la gravité dépend principalement de la disposition particulière des individus. J'en ai vu mourir dès le premier jusqu'au onzième jour de l'accès, le plus souvent du quatrième au septième : sur la totalité des malades, un tiers

---

le mieux garni qu'on puisse voir, et dans lequel il se rassemble beaucoup plus d'esprits, d'huile, de sels, d'eaux, et d'autres corps de différentes qualités, que dans aucuns de nos laboratoires, et où l'on trouve différens produits, tels que personne n'en a jamais vu ni connu. Or, dans cet océan aérien, non-seulement peuvent se combiner des miasmes délétères, tantôt pour tous les animaux, tantôt pour une espèce, tantôt pour une autre, mais encore quelquefois pour un seul peuple, pour une seule famille, pour un seul individu. Ainsi il peut se faire qu'une substance vénéneuse dispersée dans une vaste étendue de l'atmosphère, frappe exclusivement les Anglais par-tout où ils se trouveront, à cause de la grande analogie que leurs constitutions physiques ont entr'elles; ce qui dépend de l'uniformité de leurs alimens, de leur manière de vivre, et sur-tout de leur reproduction, sans croiser leur race avec les nations étrangères. Ces mêmes observations sont applicables aux Suisses. Les Français et les Italiens, par la raison des contraires, ne seront pas sujets à de pareils accidens.

(1) A Rosette, on se servit des Turcs pour enterrer les morts. Un seul fut attaqué de la peste, l'an 7; mais l'année suivante, pour ménager les Français, on les employa même en qualité d'infirmiers. Plus de la moitié s'infectèrent, plusieurs périrent; alors ils touchaient les fiévreux pestiférés.

Digitized by Google

est mort. Un grand nombre cachaient la maladie, et par là restaient privés de secours, très-utiles dans le commencement.

Les cadavres, avec des yeux tout-à-fait ouverts et la figure colorée, paraissaient au premier aspect contredire la mort. J'ai entendu quelques personnes se plaindre de ce qu'on enterrait des hommes vivans.

Je n'ai pu obtenir l'ouverture d'aucun cadavre; mais d'après le rapport qui m'a été fait par d'autres officiers de santé, il paraît constant que la moëlle de l'épine et le cerveau sont sphacelés, et tout le système des glandes lymphatiques engorgé.

La peste s'est manifestée, dans certains sujets, au bout de quinze ou vingt jours après le soupçon de l'avoir contractée par contagion; mais s'il est vrai que le mal soit endémique dans le pays, ces observations ne sont pas exactes.

DEUXIEME QUESTION.

Quelle est l'origine de la peste en Egypte?

Toutes les observations qu'on a fait sur la peste bubonique, tendent à prouver que cette maladie est originaire d'Afrique et d'Asie. On avait déjà remarqué, du tems de Pline, que la peste allait de l'Orient à l'Occident (1). La malignité des vapeurs qui s'élèvent des marais, augmente à proportion de la chaleur du pays : ainsi elles produisent en Allemagne des fièvres tierces, en Hongrie des fièvres pétéchiales, en Italie des hémitritées, en Egypte et en Ethiopie la peste (2). Les marais sont plus ou moins semés de plantes acrimonieuses, pénétrantes, fétides et naturellement disposées à la putréfaction. Le nombre infini d'insectes qui y naissent, y meurent et y pourrissent, altèrent d'autant plus la qualité de ces eaux, que ces insectes ont une disposition particulière à la corruption la plus prompte. L'eau de la mer, si elle reste long-tems tranquille, produit en grand les mêmes effets que les marais en petit. L'histoire nous a transmis la fameuse observation de *Richard Hawkins*, amiral anglais, sous le règne d'Elisabeth, rapportée par *Boyle* (3) : « Si la mer, dit ce célèbre

---

(1) *Histor. Natur.* lib. VII. cap. 50.

(2) Si l'on ne m'en a imposé, les habitans du royaume d'*Arfour* sont aussi sujets à la peste, qu'ils appellent *Ergonarimma*.

(3) *Atque huic egregiè concinit insignis illa observatio in quam ex eo tempore lucidi à supra laudato equite* R. Hawinks *facta, qui, inter alia relationis suæ memorabilia hæc habet:* « *Ni obstaret motus maris vi ventorum, æstuum, ac currentium concitatus, idipsum corrumperet universum orbem. Experiebar quippe ann.* 1590, *quando classe nostrâ navali versabar circa Azores, sex mensium spatio, maximam ejus temporis partem tranquillante salo; unde factum ut repleretur mare variis gelatinis, formisque serpentum, viperarum et colubrorum, qui sanè miri videbantur, hi quidem virentes, illi nigricantes, isti flavescentes, alii albidi, nonnulli diversi colores, multi animati, quidam sesqui-ulnam vel etiam dua ulnas longi; quod ni vidissem ipse, vix credidissem. Testes hujus rei habeo novicularios omnes, aliosque mecum navigantes, adeò ut vix possimus situlam aquæ, omnis corruptionis experis, haurire: inque hoc ipso itinere, sub ejus finem, complures ex singulis navibus morbo corripiebantur, et magno numero mori incipiebant; festinus interim in patriam nostram redire medebatur ægris, et inuctos preservabat.* » Observationes de salsedine maris, *sect. II, cap. 5, in fine.*

Digitized by Google

» navigateur, n'était pas agitée par la force des vents, des courans, du flux et » reflux, elle infecterait le globe entier; car j'ai éprouvé, l'an 1590, lorsque la » flotte sous mes ordres croisait, pendant six mois, sur les Açores, la mer calme » pour la plus grande partie du tems : d'où il s'ensuivit qu'elle se remplit de » différens corps mous comme des gelées, et de différentes formes de serpens, » de vipères, de couleuvres; ce qui certainement semblait merveilleux. Il y en » avait de vertes, de noirâtres, de jaunâtres, de blanchâtres, quelques-unes » diversement colorées, plusieurs animées; certaines avaient une aune et » demie, ou deux aunes de long; ce que j'aurais eu de la peine à croire, si je ne » l'avais pas vu. Tous les officiers et tous les marins qui naviguaient avec moi, » sont témoins de ce fait; de manière que nous ne pouvions puiser un seau d'eau » qui ne fût pas corrompue. Dans ce même voyage, vers la fin, l'équipage de » chaque vaisseau fut attaqué de maladie, et un grand nombre d'individus en » étaient morts; mais le prompt retour dans notre patrie guérit les malades, et » préserva ceux qui se portaient bien. »

Ce principe posé, je pense que la peste est endémique en Egypte :

1°. Parce que les accidens de peste furent très-rares parmi les anciens habitans d'Alexandrie, Rosette et Damiette, tandis que ce mal ravageait les garnisons françaises.

2°. Parce que, dans la saison des vents *khamsyn*, c'est-à-dire, de cinquante jours (1), les accidens de peste ont été partout plus fréquens et plus funestes. Ce sont les vents de sud et sud-est, qui dominent quelque tems avant et après l'équinoxe du printems. Alors l'athmosphère s'obscurcit, et toute la nature vivante est molestée. Je me rappelle que, sur la rive gauche du Nil, où Rosette est située, les passans étaient enveloppés dans des nuées de petits moucherons, qui disparaissaient aussitôt que le vent *khamsyn* venait à changer.

3°. Parce que, dans les maisons des personnes qui s'enferment pour prévenir la contagion, quelquefois le mal y pénètre; ce qui ne s'est jamais vérifié en Europe dans aucun pays affligé par la peste (2).

4°. Parce qu'en Egypte la peste dure toute l'année. Lorsque le Nil commence à grossir, que les vents étésiens soufflent constamment, et que la fameuse rosée appelée *noucta* est tombée, les accidens deviennent fort rares, mais ils continuent toujours.

5°. Finalement parce que la même cause qui produit la peste dans l'Abyssinie, existe aujourd'hui en Egypte, c'est-à-dire, l'eau stagnante du Nil.

Quelques-unes des raisons que nous venons de mettre en avant, ont besoin d'explication ultérieure.

Lorsque les Français entrèrent dans le port d'Alexandrie, en messidor de l'an 6, ils trouvèrent un bâtiment turc dont l'équipage était attaqué de la peste. Ensuite, vers la fin du susdit mois, un habitant mourut de ce mal, ainsi que deux

(1) *Khamsyn*, en arabe, signifie cinquante.

(2) Les Franciscains de la Terre-Sainte s'enfermèrent dans leur couvent, au Kaire, durant la peste de l'an 9. Il en mourut trois dans le cours de l'épidémie. Le frère de M. Rosetti, consul de l'empereur d'Allemagne au Kaire, se trouvant enfermé, il y a quelques années, pendant le tems d'une épidémie, périt de la peste. Ce fait m'a été rapporté par le même susdit consul.

Digitized by Google

Grecs au commencement de fructidor. Pendant les saisons entières d'été de l'an 7 et de l'an 8, les accidens continuèrent à Rosette, quoique beaucoup plus rares; et, l'année suivante, cette ville, ainsi qu'Alexandrie et Damiette, ne furent que très-peu affligées par cette maladie, tandis que le Kaire et une partie de la Haute-Egypte, qui n'avaient rien souffert les deux années précédentes, furent ravagés. A la fin de ventose an 9, je quittai Rosette, où, revenant sur la fin de messidor pour passer en France, j'observai que les troupes anglaises étaient aussi attaquées de quelques accidens, quoiqu'on eût déjà célébré la fameuse Saint-Jean (1).

Ceux qui étaient dans l'usage de s'enfermer pour se soustraire à la contagion, ont négligé cette mesure pendant les trois ans de notre séjour; tant les attaques de peste ont été rares parmi les habitans de Rosette. La même chose est arrivée à Alexandrie et à Damiette. Cela contrastait singulièrement avec les ravages que la maladie exerçait parmi les Français. Les Turcs ignorans regardaient ces effets naturels comme un miracle de Mahomet; mais les médecins pensaient que les Français, s'adonnant trop aux plaisirs de la table et des femmes, sans être acclimatés, devaient, par ces deux raisons, subir un sort funeste.

La peste bubonique, en Europe, ne doit pas être appelée épidémie, mais simplement maladie contagieuse très-meurtrière. En Egypte, où elle est indigène, elle est épidémique et contagieuse à-la-fois. On a remarqué que ce mal, en Europe, n'a jamais pénétré dans les maisons dont les habitans ont coupé toute communication avec les personnes suspectes. D'après le témoignage du cardinal Gastaldi, lorsque la peste régnait à Rome en 1656 et 1657, tous les monastères de l'un et de l'autre sexe furent entièrement sauvés de la contagion, parce qu'ils n'eurent aucun commerce avec les malades. Bien plus, la contagion ne pénétra point dans les prisons, nonobstant la crainte de la mort, l'horreur, et la malpropreté de ces lieux, qui semblaient y exposer les prisonniers plutôt que les autres. L'évêque de Marseille et l'archevêque d'Aix attestent la même chose, pendant la peste qui ravagea la Provence en 1720 : leurs certificats qui sont insérés dans le *Traité de la peste*, publié par ordre du roi Louis XV, le prouvent; mais, en Egypte, par la clôture, on ne peut prévenir que la contagion, et on court le danger de l'épidémie causé par l'état de l'athmosphère. Il faut pourtant observer que ceux qui s'enferment, retirent un grand avantage même contre l'épidémie, 1°. parce qu'ils évitent l'air libre, sur-tout de la nuit,

(1) J'ai reproché aux Grecs et aux Cophtes leur crédulité sur l'article de la cessation entière de la peste à la St-Jean. Ils m'ont dit qu'à cette époque on regardait le mal comme passé, parce que les attaques n'étaient plus aussi fréquentes qu'auparavant. Dans le fait, cela est vrai. En outre, ils ajoutaient que la peste continue quelquefois ses ravages, même après la St.-Jean; qu'alors ils restaient enfermés dans leurs maisons, et que, pour en sortir, ils attendaient la fête de St.-Roch, qui, selon eux, est encore un saint très-puissant contre cette maladie.

Un Turc se présenta à l'hôpital de Rosette, vers la fin de messidor an 8, pour voir son frère malade, qui était employé comme infirmier; il demanda la permission d'y rester pour le servir, ce qu'on lui accorda. Après la mort de son frère, il fut aussi atteint de la peste, et bientôt il le suivit au tombeau. Ce fait, auquel je pourrais en ajouter cinquante autres, prouve combien de récits fabuleux les habitans font aux voyageurs, qui ensuite viennent les débiter en Europe : « Si » j'en crois, dit *Bruce*, vol. III, pag. 824, ce qu'on m'a assuré, il n'y a jamais eu d'exemple » que quelqu'un eût été attaqué de la peste après cette époque (le jour de la St.-Jean). On » doit remarquer que je dis attaqué, et non pas mort; car il y a, je le sais, des exemples, quoi- » qu'en petit nombre, de gens qui en sont morts ».

Digitized by Google

qui est le plus mal-sain (1); 2°. parce que, deux ou trois fois par jour, ils corrigent l'air de leurs appartemens par des parfums; 3°. parce que, pendant ce tems-là, ils sont plus sobres qu'à l'ordinaire; 4°. finalement parce que leur esprit est tranquille, se croyant à l'abri de toute atteinte : c'est pourquoi l'épidémie a moins de force contre les personnes qui ont soin de s'enfermer dans leurs maisons. Cependant il arrive des cas fâcheux, quoique rarement; et, comme l'on est persuadé que le mal se contracte par la seule contagion, au lieu de les rapporter à l'influence de l'athmosphère, on les attribue à quelque plume entrée par la fenêtre, aux rats, aux oiseaux, aux chats et à d'autres choses semblables (2).

Revenons à la recherche sur l'origine de la peste. Hérodote (3), et Diodore de Sicile (4), réputèrent l'Egypte un des pays les plus sains de la Terre. Les Romains, qui, pendant quelques siècles, en furent les maîtres, ne se plaignirent jamais de la qualité du climat. Or, est-il croyable qu'on n'eût fait aucune mention d'une maladie si terrible, si elle était alors indigène? Outre cela, Galien, médecin de la plus haute célébrité, demeura long-tems en Egypte, et sur-tout à Alexandrie, où était la plus illustre école de médecine; il fit des recherches sur les causes des l'éléphantiasis, qu'il attribua au régime des habitans et à la chaleur de l'athmosphère, sans parler nullement de la peste (5). Peut-on imaginer qu'il eût gardé le silence sur cette maladie, si elle eût existé de son tems, comme elle existe de nos jours, et depuis quelques siècles? A quoi donc doit-on attribuer cette étrange révolution dans ce pays? Est ce à la culture du riz? est-ce à la pourriture des sauterelles et des autres insectes déposés dans les canaux du Kaire, lors du débordement du Nil? Est-ce à l'ignorance et à la barbarie des Sarrasins et des Turcs, qui ont fait ensevelir dans la boue les magnifiques canaux, construits avec tant de frais par les anciens rois et sur-tout par les Ptolomées, pour faciliter l'écoulement des eaux aujourd'hui croupissantes? ou faut-il plutôt croire avec *Prosper Alpin*, *Bruce*, *Savari* et *Volney*, que la peste n'est pas endémique en Egypte, mais apportée du dehors et principalement de Constantinople?

---

(1) Le docteur *Schagr*, durant la peste de Leyde, exposa à l'air, pendant la nuit, un vase rempli d'eau, sur laquelle il se formait une écume ou une espèce de crême. Cette matière mousseuse n'était pas une eau agitée, puisque l'eau était restée immobile; c'était un poison si terrible, que, si on le donnait à un chien, il en mourait en peu d'heures. Ainsi on ne peut pas douter que l'air n'eût déposé cette écume sur l'eau, quand la fraîcheur de la nuit avait condensé les vapeurs; car le lendemain soir, lorsque la chaleur du jour l'avait dissipée, on pouvait boire l'eau sans danger.

(2) Il faut rapporter ici la méthode observée par ceux qui s'enferment en tems de peste. Chaque individu de la famille a son lit, et dans une caisse, son linge et ses habits nécessaires; le reste des effets et des meubles est placé dans un appartement séparé, qui n'est jamais ouvert avant que la peste soit passée. On parfume les chambres au moins deux fois par jour, matin et soir, avec du soufre et de l'encens; la dose du soufre est triple. Tout ce qui vient du dehors, susceptible de contagion, est passé par l'eau. Si quelqu'un tombe malade dans la maison, on le met en réserve, et on a soin de le faire servir par un Turc. Les bien-portans se lavent immédiatement avec de l'eau fraîche, et ensuite avec du vinaigre. Chacun change d'habillement, lequel, après avoir été lavé dehors, reste exposé à l'air pendant quarante jours. Tout cela se fait dans le même moment qu'une personne de la famille se déclare indisposée avec fièvre ou avec simple mal de tête; on n'attend pas les autres symptômes de la peste.

(3) *Euterpe*, lib. II.

(4) *Bibliothec. hist.*, lib. I.

(5) *De Arte curat. ad Glauc.* lib. II, cap. X.

Digitized by Google

Je vais répondre en peu de mots à toutes ces questions.

La culture du riz se fait en été, et la récolte dans le premier mois de l'automne. C'est la saison la plus salubre de l'Egypte ; les vents étésiens, soufflant jour et nuit, chassent les vapeurs et renouvellent continuellement l'athmosphère.

Les sauterelles entassées et pourries dans les canaux du Kaire, sont des assertions hasardées par des savans du fond de leur cabinet, sans avoir pour guide l'expérience ; cela peut arriver quelquefois. La peste cependant a régné dans le pays pendant les trois ans que l'armée française y a séjourné, sans que personne ait observé ces pourritures imaginaires. Dans l'automne de l'an 7, j'étais logé au Kaire dans une maison qui donnait sur le *Khalish ;* après la retraite du Nil, je fus seulement molesté par un grand nombre de cousins, jusqu'à ce que l'eau, restée dans différens endroits de ce canal, fut entièrement évaporée ; ce qui arriva dans les premiers jours de nivose. Or, il faut observer que la peste commence presque toujours dans les villes maritimes à la fin de l'hiver, et non pas au Kaire à la fin de l'automne.

Lorsque le Nil, après l'équinoxe de l'automne, commence à se retirer, les canaux inondés se dégorgent dans le fleuve, et l'eau qui reste est bientôt évaporée par la lumière d'un soleil ardent et par l'attraction de l'air ; desorte que tous les canaux de l'Egypte, compris le *Khalish* du Kaire, à la fin de l'automne se trouvent ordinairement à sec, à l'exception de celui d'Alexandrie, où la durée des petits marais se prolonge, à cause des pluies de l'hiver (1).

Ce n'est donc ni la culture du riz, ni la pourriture des sauterelles, ni les eaux croupissantes dans les canaux du Kaire, qui donnent naissance à la peste. Cette vérité a été reconnue par les voyageurs, qui, de notre tems, ont visité l'Egypte. Aya t constaté ces observations, ils ont imaginé que le mal venait de Constantinople ; mais, contre cette opinion, il se présente une difficulté qui paraît insurmontable. Je crois bien que la peste, étant maladie contagieuse, peut quelquefois s'introduire en Egypte, par le transport des marchandises de Constantinople : cependant il reste à savoir d'où, et dans quel tems elle a passé à Constantinople, pays d'ailleurs très-sain sous tous les rapports ; car Mahomet II s'empara de cette métropole en 1453, et, avant cette époque, on avait déjà senti en Europe la nécessité de former des lazarets contre la peste. La république de Venise, par décret du Sénat, institua le premier lazaret en 1448, et son exemple fut bientôt suivi par les autres puissances maritimes de la Méditerranée. Les Turcs subjuguèrent l'Egypte sous le régne de Sélim, en 1517.

Je ne sais pas si je serai plus heureux que les autres dans la recherche de l'origine de la peste, étant très-facile de combattre, et très-difficile d'établir une opinion physique.

Aristote regardait le Danube et le Nil comme les deux plus grands fleuves qui se dégorgeaient dans les mers Méditerranées (2). Or, les eaux du Nil,

(1) Dans l'an 9, les Anglais, ayant rompu en trois différens endroits la digue qui formait ce canal, ont fait précipiter les eaux du lac d'Abou Kir (improprement appelé lac Madié) dans le Maréotis ; desorte qu'Alexandrie est présentement environée par-tout d'eau salée à une profondeur assez considérable pour porter de gros bâtimens. Les habitans sont obligés de transporter sur des djermes l'eau du Nil de la branche de Rosette ; et s'ils n'ont pas recours à l'expédient de César, pour avoir de l'eau douce, en creusant des puits, Alexandrie sera bientôt un lieu désert.

(2) *Quocirca Danubius et Nilus vastissima fluminum omnium sunt, quæ in interiora effundantur maria.* Meteorôn, lib. II, cap. II.

Digitized by Google

pendant le printems, ne sont pas suffisantes aujourd'hui pour couler jusqu'à la mer, dans les deux seules branches qui forment le Delta. Comment un changement si grand a-t-il pu s'opérer? Je trouve dans les annales de l'Abyssinie, rapportées par *Bruce*, un fait qui nous fournira le fil pour sortir de ce labyrinthe: « Vers l'an 1200, dit ce voyageur, tandis que Lalibala régnait en » Abyssinie, les Chrétiens furent violemment persécutés en Egypte. Les Sarrasins avaient alors achévé la conquête de ce royaume, et les maçons et les » tailleurs de pierres furent plus vivement poursuivis que les autres, parce que » les Arabes regardaient leur métier comme la plus grande des abominations. » Lalibala, offrant un asyle dans ses états à tous ceux qui se dérobaient à la » persécution, en recueillit un grand nombre. Ayant devant lui les restes des » anciens ouvrages des Troglodites, il fit faire plusieurs églises, qu'on creusa » dans le roc solide de la province de Lasta, sa patrie, où elles y demeureront » probablement jusqu'à la dernière postérité, telles qu'on aurait pu les exécuter » dans des édifices construits avec des pierres taillées séparément.

» Ce prince entreprit de réaliser la prétention favorite qu'ont les Abyssiniens » de pouvoir changer le cours du Nil. Il voulait, par ce moyen, faire cesser la » cause de la fertilité de l'Egypte, possédée par les ennemis de sa religion. Nous » devons croire que, s'il eût été au pouvoir de l'homme de réaliser ce projet, il » ne pouvait tomber en de meilleures mains que celles à qui se Lalibala en confia » l'exécution. C'était un peuple écarté de son pays natal par ces Sarrasins qui » recueillaient les fruits que produisait la fécondité du fleuve, à la place de ce » peuple même qu'ils avaient forcé d'aller au loin chercher d'autres demeures.

» Cependant Lalibala, en voulant détourner le cours du Nil, ne conçut pas » la folle idée de le faire sortir de son canal, entreprise dont la possibilité a si » long-tems et si mal-à-propos occupé les esprits. Il avait seulement le dessein » d'affamer l'Egypte; et comme la fertilité de ce pays n'est point due au cours » ordinaire du Nil, mais par ses débordemens causés par les pluies du Tropique, » il avait, dit-on, trouvé et calculé, d'après une inspection très-attentive, que, » dans les hautes parties des montagnes, où il coule plusieurs rivières, ces » rivières pourraient être interceptées par le moyen des mines, et rejetées du » côté du sud, au lieu de tomber dans le Nil, qu'elles grossissent considérable- » ment en se précipitant vers le nord. De cette manière il crut être capable » d'empêcher le fleuve de croître au point de jamais inonder et fertiliser l'Egypte; » et il était si sûr du succès de son projet, à ce que m'ont assuré les habitans de » ces contrées, que, détournant le cours de deux grandes rivières, il les porta » du côté de l'Océan indien, où depuis elles ont continué à couler. Il avait de » plus commencé un nivellement vers le lac Zawaïa, où plusieurs rivières se » versent au commencement des pluies, et il aurait effectivement par-là détourné » le cours de toutes ces rivières, ce qui n'eût pu que diminuer considérablement » le courant qui est au-dessous.

» La mort, ennemie constante de ces travaux herculéens, la mort interposa son » pouvoir, et mit un terme aux entreprises de Lalibala. Tous ces ouvrages ont » été faits dans le pays de Shoa; et Amha-Yasous, prince de Shoa, jeune homme » plein d'esprit, avec lequel j'ai vécu plusieurs mois à Gondar dans la plus » grande intimité, m'assura qu'on les voyait encore, et qu'ils étaient faits de » manière à ne pas se méprendre sur leur usage, et il m'ajouta qu'il les avait » lui-même souvent visités, et qu'il était convaincu que l'entreprise aurait

Digitized by Google

» complétement réussi, conduite par celui qui l'avait conçue, et dans les » circonstances où les choses étaient alors (1) ».

Voilà pourquoi le Nil, fleuve jadis si fameux, n'est aujourd'hui qu'un torrent, puisque, pendant les quatre mois qui précèdent l'inondation, à peine ses eaux coulent-elles en assez grande quantité pour parvenir jusqu'à la mer. Le peu de pente qu'ont les terres de la partie maritime du Delta, presqu'au niveau de la Méditerranée, est cause que le Nil continue toujours à être navigable; car l'eau de la mer entre par les bouches des deux branches, pour se mettre en équilibre avec l'eau douce. A Rosette, qui se trouve à une lieue et demie de la mer, l'eau, dans le mois de ventôse, devient si salée, qu'elle n'est plus potable : alors le courant cesse presqu'entièrement; le fleuve, sur les deux rives, est en état de stagnation, et toutes les eaux supérieures ne servent qu'à réparer l'évaporation. Pendant ce tems, on a beaucoup de peine à naviguer, même sur des barques seulement lestées, à cause des bas-fonds (2).

Indépendamment des deux grandes rivières détournées par l'empereur Lalibala, deux autres causes ont contribué et contribueront encore à la diminution et à la stagnation du Nil : la barbarie des Egyptiens, qui négligent de resserrer ce fleuve dans son lit du côté du Delta, sur-tout après les grandes inondations (3), et l'abaissement successif des montagnes, accéléré par le torrent des pluies qui tombent sur l'Abyssinie. Il y eut un tems que ces montagnes devaient être couvertes de neige; mais aujourd'hui, pendant l'hiver, on n'y voit que de la gelée blanche. Si l'on s'en rapporte aux observations faites avec le baromètre, les sources du Nil se trouvent présentement à environ deux mille toises au-dessus du niveau de la mer (4).

---

(1) Voyage aux sources du Nil, *vol. I, pag.* 609.

(2) Lorsque je lus ce Mémoire dans les séances de l'Institut national du 26 germinal et du 16 floréal, un des membres (le citoyen Olivier) m'objecta qu'avant la descente de l'armée française en Egypte, il avait, dans le mois d'avril, remarqué le courant dans le *bogaze* de la branche de Rosette. Ce fait singulier n'infirme nullement la série des observations que j'eus le loisir de faire tous les jours, pendant trois ans, pour me rendre à l'île Farchy, où était placé le lazaret. Il y a dans le Nil des courans annuels et des courans journaliers qui sont accidentels. On sait que ce fleuve quelquefois inonde trop les terres, et quelquefois ne les inonde pas du tout. Le débordement n'eut pas lieu dans la dixième et onzième année du règne de Cléopâtre; et, d'après l'autorité de Callimachus, le même phénomène arriva pendant neuf ans dans des tems antérieurs à celui de Clépatre. En outre, durant l'hiver, il tombe quelquefois des pluies abondantes sur les montagnes de l'Abyssinie. Dans ces deux cas, la durée du courant se prolonge *extraordinairement* jusqu'aux pluies du Tropique.

Il y a aussi des courans journaliers accidentels toutes les fois que les eaux de la mer, fort agitée par les vents du large, remontent dans les branches du fleuve, et qu'ensuite, le calme revenu, elles descendent. Il faut faire attention à toutes ces circonstances, avant de prononcer sur le courant de la *partie basse* du Delta, qui, d'après mes observations, cesse *presqu'entièrement* dans le printems.

(3) Si des peuples barbares et superstitieux continuent à dominer l'Egypte, ce royaume deviendra la contrée la plus pernicieuse et la plus détestable qu'il y ait sur la terre. La peste, à part des hommes, afflige souvent les bœufs, les chiens, les chats. Cela m'a été assuré par des personnes dignes de foi. J'ignore le sort des autres animaux.

(4) Bruce dit les sources du Nil être élevées de plus de deux milles au-dessus du niveau de la mer. *Vol. III, chap. IV, pag.* 735. Le mille d'Angleterre contenant 5454 pieds, on peut évaluer les sources du Nil élevées sur le niveau de la mer d'environ deux mille toises.

Digitized by Google

La stagnation des eaux du Nil se rencontre avec la saison des vents *khamsyn*, ce qui, selon moi, donne naissance à la peste. Nous vîmes, pendant les années 7 et 8, la maladie faire des ravages seulement parmi les Français à Alexandrie, Rosette et Damiette, sans qu'elle passât au Kaire ou à la haute-Egypte.

Je fus consulté par le général en chef *Menou*, sur les moyens d'extirper la peste. Après avoir examiné avec attention tous les phénomènes, je lui présentai, en vendémiaire de l'an 9, mon projet par écrit; il était question principalement d'effacer la figure du Delta, par la réunion des deux branches du Nil, afin d'augmenter la masse d'eau, et d'obtenir par ce moyen un courant perpétuel jusqu'à la mer. Ma conjecture fut fortifiée par les événemens de l'an 9. L'inondation ayant été très-extraordinaire, les eaux, dans le printems, continuèrent à couler en assez grande quantité, au point que la navigation des barques, chargées de marchandises ou d'artillerie, ne fut nullement interrompue, comme dans les années précédentes. La peste n'eut pas lieu dans les villes maritimes, où l'on ne compta qu'un très-petit nombre d'accidens; et, au contraire, elle fit des ravages dans le Saïd et dans le Kaire, sur-tout parmi les Français. Il reste à savoir si cela fut l'effet de la grande inondation qui forma un lac de la Haute-Egypte, comme il y a toute apparence (1), ou si quelque caravanne apporta la contagion de l'intérieur de l'Afrique. Le citoyen *Fourier*, préfet du département de l'Isère, pourra nous donner des éclaircissemens sur cet article. Il s'est occupé de la traduction d'un manuscrit arabe, contenant les annales du pays. J'ai prié ce savant de vouloir bien me communiquer le résultat de ses recherches, pour vérifier si chaque inondation extraordinaire a été suivie de la peste. Dans ce même temps, il régna au Kaire une épidémie, qui, sans le moindre danger, incommodait les Français ainsi que les Egyptiens; on l'appelait *mal du Nil*. Dès-lors les habitans présagèrent, sans se tromper, la peste imminente.

Le Nil est clair quand il commence à grossir, ensuite verd, et finalement il devient rougeâtre. *Bruce* nous a donné la vraie raison de tous ces changemens de couleur, qui dépendent des immenses marais répandus dans tout le pays des environs du royaume de *Narèa* et de *Caffa*, où il y a fort peu de pente, et où les eaux s'accumulent et sont stagnantes avant d'être grossies, et débordent dans le *Bahar-il-ahiad*, c'est-à-dire fleuve blanc, qui prend sa source dans ces contrées. Le débordement de ces vastes marais emporte d'abord beaucoup d'eau décolorée en Egypte; puis le débordement du grand lac *Thana*, que le Nil traverse, et qui, ayant été six mois de suite stagnant, sans recevoir aucune pluie, et exposé à toutes les ardeurs d'un soleil brûlant, joint ses eaux putrides à celles du fleuve blanc; en outre, il y a peu de rivières en Abyssinie qui ne soient à sec, ou au moins dans une stagnation après le mois de novembre, et alors elles forment dans le pays des *Shangallas*, des grands marais, où se désaltèrent l'éléphant et le rhinocéros, et où se vautre l'hippopotame. Dès les premières pluies, ces marais versent aussi leurs eaux bourbeuses et corrompues dans le Nil; mais enfin les rivières, les lacs, les marais sont rafraîchis et épurés par les torrens qui tombent continuellement des cieux. Les eaux traversent le royaume de *Sannaar*, où le sol est rouge, ce qui donne la dernière couleur au

(1) Prosper Alpin avoue que la peste en Egypte dépend très-rarement d'un vice de l'athmosphère, lorsque le Nil inonde trop le pays. *De Medic. Ægypt.* lib. I, cap. XV.

Digitized by Google

Nil. J'ai voulu examiner pourquoi ce fleuve, pendant plusieurs jours, est à-la-fois verd et un peu visqueux ; je me suis convaincu sur-le-champ, par l'inspection oculaire, que c'est l'effet d'une infinité de fragmens de plantes remuées et chassées des marais par les nouvelles pluies. Les personnes qui boivent de cette eau mal saine, souffrent des éruptions de boutons à la peau. Les habitans ont soin de ne remplir leurs citernes que plusieurs jours après que l'eau est devenue rougeâtre.

On a beaucoup écrit au sujet d'une rosée miraculeuse, qui tombe en Egypte *précisément* la nuit de la Saint-Jean ; on prétend qu'elle arrête la peste ; les habitans l'appellent *noucta*. D'après la voix générale, il paraît certain qu'elle est imprégnée d'un acide qui fait lever la pâte dans le pétrin. *Bruce* rapporte que son quart de cercle étant placé sur le toit en terrasse de la maison d'un de ses amis chez lequel il faisait des observations, le cuivre de l'instrument s'oxyda par-tout où étaient tombées des gouttes de rosée, et il fut tellement corrodé dans une heure de tems, que l'empreinte y demeura pendant plus de six mois, et qu'on distinguait les petits trous à l'aide du microscope (1). Sans un principe acide, on a de la peine à concevoir un effet si prompt. C'est la *noucta* qui fait augmenter le poids de la terre aride, qu'on conserve dans un endroit sec, pour présager et mesurer l'accroissement futur du Nil (2), et c'est à son acidité que j'attribue la naissance de cette quantité de sel parsemé sur toutes les terres de l'Egypte.

Parmi tant de fables qu'on a débitées sur l'Egypte, on peut compter celle de la *noucta* qui tombe *précisément* la nuit de la Saint-Jean. Je remarquai qu'elle eut lieu à Rosette le 27 prairial de l'an 8. D'ailleurs, la Saint-Jean des Catholiques-romains, après la réforme grégorienne du calendrier, est célébrée plutôt que la Saint-Jean des autres Chrétiens, qui ne font aucun cas des bulles papales. La *noucta* tombe toutes les nuits d'été, quand le ciel est serein, ce qui arrive très-souvent en Egypte.

Je ne crois pas que la *noucta* arrête la peste ; j'en attribue la cessation à la nouvelle eau qui chasse l'ancienne, corrompue tout le long du Nil, et au changement de l'athmosphère par les vents étésiens qui soufflent jour et nuit. Au reste, comme tous ces phénomènes surviennent presque dans le même tems, il est difficile de porter là-dessus aucun jugement solide ; mais cette rosée abondante et acide, pénétrant par-tout, même dans les coffres les mieux fermés, désinfecte les hardes et les meubles, et par ce moyen la contagion disparaît. Voilà pourquoi à chaque invasion, la peste, selon moi, cesse constamment au Kaire vers le solstice d'été, et non pas à Constantinople, quoique les habitans de ces deux villes, ayant les mêmes habitudes et la même superstition, négligent la désinfection des effets, et quoique le climat de Constantinople soit naturellement plus sain que celui du Kaire.

Je me résume : la peste est endémique en Egypte à cause des vents *khamsyn*, de la stagnation du Nil vers la partie la plus basse du *Delta*, et des eaux croupissantes dans le canal d'Alexandrie ; c'est pour cela qu'ordinairement elle commence dans les villes maritimes, où elle peut encore s'introduire

(1) Vol. III, pag. 823.
(2) Voyez Prosper Alpin, *Medic. Ægypt.* lib. I, cap. VIII.

Digitized by Google

par la contagion. Dans le Saïd et dans le Kaire, elle est apportée ou par le commerce de Damiette, Rosette et Alexandrie, ou par les caravanes de l'intérieur de l'Afrique, ou par les vents de sud est, s'ils soufflent long-tems, quand les eaux du Nil sont déjà corrompues sur les terres de la Nubie et de l'Abyssinie; peut-être qu'elle est encore produite par les inondations excessives. En tems d'été, les accidens sont rares. La nouvelle eau et les vents étésiens font cesser le mal. La *noucta* emporte le miasme de la contagion. Si tous ces changemens se font à-la-fois, la peste s'arrête tout-à-coup; mais si les vents étésiens soufflent plutôt, alors elle commence à décliner.

En empêchant la contagion par les quarantaines, en faisant couler les eaux du Nil jusqu'à la mer, en nettoyant le canal d'Alexandrie, en prévenant les effets des grandes inondations par le dégorgement des eaux dans le lac de *Maris*, on pourrait diminuer en Egypte le nombre des causes de la peste. Mais quel remède contre la constitution australe, quand les eaux du Nil sont croupissantes dans les marais de l'intérieur d'Afrique? Alors du haut des montagnes de la Nubie et de l'Abyssinie, se répand, en descendant, le souffle de la mort. Mais ces cas sont très-rares, autrement l'Egypte n'aurait pas été anciennement si peuplée, et n'aurait pas fondé de si nombreuses colonies (1).

TROISIEME QUESTION.

Quelle est la méthode curative et préservative de la peste?

S'ENFUIR vîte, aller loin, et revenir bien tard, c'est le meilleur conseil, selon moi, qu'on puisse donner, jusqu'à présent, contre la peste. Les médecins en Europe, ou n'ont jamais eu occasion de voir ce mal, ou seulement ils l'ont traité pendant le cours d'une seule contagion. Si la peste vient à reparaître dans nos contrées, il est probable qu'il ne s'en trouvera aucun qui puisse, dès la première invasion de cette maladie, être guidé d'après sa propre expérience. Il faudra qu'il soit instruit par l'étude de ceux qui ont écrit sur ce sujet: voilà pourquoi l'art de guérir n'a pas fait de grands progrès dans le traitement de la peste. Je suis porté à croire que si les Français eussent resté maîtres de l'Egypte, à force de faire des tentatives et de les rectifier, ils auraient rendu ce service à l'humanité.

On a trois méthodes pour combattre les maladies: la première est celle des remèdes spécifiques, qui rendent neutre la matière morbifique, et changent, par conséquent sa nature; la seconde est appelée mécanique, parce qu'elle consiste dans l'évacuation, révulsion, ou dérivation de cette matière. Finalement, par la troisième méthode, que l'on nomme palliative, les progrès du mal sont arrêtés: la cause morbifique est, pour ainsi dire, enrayée. L'art victorieux dans les deux premières attaques, gagne du tems dans la troisième.

Je regarde comme inutiles les palliatifs contre un mal tel que la peste, et j'avoue franchement d'en ignorer le spécifique. Néanmoins je me crois

(1) Diodor. de Sicil. *Bibl. hist.* lib. I.

Digitized by Google

obligé de publier deux observations, pour inviter les médecins à les vérifier, quand l'occasion se présentera. Deux Français furent traités par moi à Rosette, pendant la peste de l'an 8, immédiatement après qu'ils se trouvèrent indisposés. De ce nombre était le général *Menou*, qui, persuadé de la nature contagieuse de cette maladie, ne permettait à personne de l'approcher. En me voyant, *Vous savez*, me dit-il, *que je ne bois ni vin, ni liqueurs, cependant j'ai la tête prise comme un ivrogne, la bouche mauvaise avec dégoût, et je me sents si faible, que mes jambes ne peuvent pas me porter : elles semblent faites de coton.* Je conseillai au Général de prendre à chaque quart-d'heure vingt gouttes de la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, et de boire à volonté de la limonade à la fleur d'orange. Le lendemain il se trouva assez bien pour se passer du remède, et goûter quelque aliment, sans avoir eu la moindre évacuation sensible. L'autre Français qui, d'après l'accident de peste de son domestique, était fort soupçonné, ayant une faiblesse extrême, mal de tête et envie de vomir, fut également guéri dans la journée par le même traitement. On peut dire que dans ces deux personnes la maladie a avorté : c'est la manière d'agir de tous les médicamens spécifiques. Il faut observer, et non pas s'embrouiller dans des sophismes, quand il est question des lois d'affinité, inhérentes à la nature des corps. Ainsi, quelques gouttes d'alkali volatil guérisssent de la morsure de la vipère ; le sucre, étant pris immédiatement après la blessure faite par une flèche imprégnée du venin de la bajuque, est un prompt remède de ce poison terrible. Pourquoi la liqueur minérale anodine d'*Hoffmann*, administrée au commencement de l'attaque, ne pourrait-elle pas détruire la peste ? Il s'agit de vérifier le fait.

Je n'ose pas assurer que les deux citoyens, dont je viens de parler, étaient atteints de la peste : d'ailleurs deux exemples ne concluent rien ; mais soit qu'alors aucune autre maladie n'existait à Rosette, à l'exception de la dissenterie et de l'ophtalmie, soit que les premiers symptômes des pestiférés soient les mêmes que ceux de ces deux malades, il me semble que ces tentatives méritent d'être annoncées, pour être répétées dans un tems opportun. Il faut se servir du remède aussitôt que la maladie commence. C'est ici qu'on peut dire avec Hippocrate, *occasio præceps*. Quand la peste a fait des progrès, tous les efforts du médecin seront vains : la seule nature décidera de la vie ou de la mort. Je puis certifier que presque tous nos malades se sont présentés après le troisième ou quatrième jour de l'invasion de leur maladie. Ils allaient à l'hôpital pour rendre le dernier soupir de la vie. C'est pourquoi je n'ai jamais eu l'occasion de répéter l'expérience de la liqueur minérale anodine. Mais, outre cela, on ne trouvait pas ce remède à la pharmacie, dépourvue de plusieurs articles essentiels pendant les deux premières années ; ensuite, dans l'an 9, le service pharmaceutique fut assez bien organisé et approvisionné par les soins des citoyens Boudet et Gachon, l'un pharmacien en chef de l'armée, et l'autre de l'hôpital de Rosette ; mais la descente des Anglais et des *Osmanlis* coupa le fil de toutes les observations.

Il me reste à parler du traitement de la peste par la méthode mécanique. La saignée a été un sujet de contestation parmi des grands médecins : elle est non-seulement préconisée comme utile par des auteurs très-savans, mais *Botal* et *Sydhenam* font dépendre toute la guérison de ce mal de la saignée

Digitized by Google

abondante (1). Dans un tems où la peste ravageait l'Asie, *Oribase* nous dit en avoir été lui-même attaqué, et de s'en être guéri, en faisant couler deux livres de sang par des scarifications à la jambe ; il ajoute que parmi les autres malades, ceux qui suivirent cette méthode, échappèrent principalement à la mort (2).

D'autres médecins, non moins illustres, condamnent la saignée ; ils la déclarent non-seulement nuisible, mais un moyen sûr d'accélérer la mort, même de la donner sur le-champ.

Cette contradiction parmi les savans avait toujours été un scandale à mes yeux ; mais le séjour d'Egypte m'a fourni l'occasion de concilier le tout. La peste frappe différemment les hommes ; elle attaque quelquefois le principe vital, de manière que la réaction a lieu, ou peut l'avoir. C'est lorsque la fièvre, l'orgasme, les yeux enflammés tourmentent le malade, ou lorsque la nature opprimée ne peut développer des forces, dont elle ne manque point absolument. Dans ces cas, j'ai trouvé la saignée très-utile, et je l'ai répétée jusqu'à quatre fois dans une demi-journée, avec succès ; mais je n'ai jamais hazardé de l'ordonner à des hommes, dont la résolution des forces était manifeste, soit que l'irritation violente du venin pestilentiel troublait à l'excès les mouvemens du principe vital, soit qu'elle le frappait d'une stupeur qui les suspendait. Il faut en cela beaucoup de circonspection, autrement on pourrait imputer au médecin la mort du malade. Quand la saignée est bien indiquée, quand le médecin habile sait bien distinguer l'état de résolution des forces de celui de simple oppression, les malades, après la perte de 20 à 30 onces de sang, se disposent ordinairement à une sueur abondante et critique, qui les met en sûreté. Dans ces sujets, les bubons suppurent, purgent, et se cicatrisent en peu de jours avec beaucoup de facilité.

Sydhenam prétend que la sueur est contraire à la nature de la peste, dont la véritable crise, selon lui, consiste dans les bubons. Nous relèverons, en passant, des erreurs très-propagées à cause de la célébrité de cet auteur. « Pour » examiner, dit-il, plus au long la première vue, qui est d'aider convenable- » ment la nature à chasser au-dehors la matière morbifique, il faut observer » que dans la véritable peste, lorsque la nature ne s'écarte point elle même » de son chemin, et qu'on ne la force point à se dérouter, elle donne issue » à la matière morbifique au moyen d'un abcès, qui se forme dans quelque » émunctoire ; mais dans la fièvre pestilentielle elle évacue la matière, en » excitant la sueur par tout le corps : d'où l'on peut conclure que la nature, » prenant une route différente dans les deux maladies, il faut aussi les traiter » par une méthode différente. Vouloir évacuer par les sueurs la matière de

(1) *Sanè venæ sectionem in peste convenire complures, iique gravissimi scriptores jampridem senserunt. Verùm qui totum curationis negotium in copiosâ, qualem nos postulamus, sanguinis detractione collocaverit, unus, quòd sciam, repertus est Leonardus Botallus.* Sydhenam Constit. Epid. ann. 1665 et 1666.

(2) *Cum pestilentia vehemens per Asiam vagaretur, multique ob eam causam obirent, egoque in morbum iidem incidissem, secundo die, cum remissio fieret, eas sacrificavi, et ad duas libras sanguinis detraxi, atque hac ratione vitavi periculum; quo semeipso vidi cum multi quoque usi essent, sunt servati : erant enim signa plenitudinis, atque ita præcipuè evaserunt, qui sanguinem copiosè evacuavissent.* Tractatio de cucurbitulis scarificatione est. On trouve ce traité inséré dans la sixième classe des ouvrages de Galien.

Digitized by Google

» la véritable peste, c'est s'écarter de la voie de la nature, qui emploie pour » cela les abcès; au contraire, vouloir évacuer autrement que par les sueurs » la matière de la fièvre pestilentielle, c'est s'opposer également à la nature (1)».

Mais cette opinion de *Sydhenam* est contraire à l'expérience. J'ai observé constamment, et mon observation se trouve conforme à celle des autres médecins de l'armée d'Orient, que c'est d'après des sueurs abondantes et réitérées, qu'un grand nombre de pestiférés se sont sauvés. Le bubon n'est pas une crise, mais un symptôme de la peste; il paraît souvent lors de l'invasion, quelquefois au milieu, ou vers la fin de la maladie. Outre cela, la saignée, tant vantée par *Sydhenam*, toujours nuisible dans l'état de résolution des forces, et toujours utile, même nécessaire dans l'état de pléthore, est suivie pour l'ordinaire par des sueurs critiques.

On a parlé, depuis quelques années, des frictions huileuses, employées avec succès contre la peste. C'est le consul anglais *Baldwin*, résidant à Alexandrie, qui en donna la première idée dans ce pays-là. On m'a assuré que plusieurs personnes, pour se faire donner de l'huile *gratis*, faisaient à ce bon-homme des récits fabuleux sur la réussite de son médicament, dont on s'est encore beaucoup loué dans quelques places du Levant. Ce traitement pouvait être nouveau pour des charlatans, qui exercent la médecine dans des pays barbares; mais il y a long-tems que les médecins d'Europe ont prescrit les frictions huileuses contre la peste. *Rivière* recommande l'usage de l'huile chaude, frottée sur tout le corps, matin et soir, pour ouvrir les pores de la peau, afin que, par ce moyen, la nature puisse donner issue aux miasmes pestilentiels (2). Le vulgaire s'imagine que l'huile bouche les orifices des vaisseaux exhalans; mais, au contraire, en rallentissant la fibre, elle les élargit davantage, sur-tout étant chaude. J'ai vu, dans quelques pays, où la saignée est confiée aux barbiers, qu'on a recours à l'huile, pour faire couler le sang, toutes les fois que l'ouverture de la veine est étroite. La méthode d'exciter la sueur par les frictions huileuses n'a pas les inconvénients des remèdes qu'on fait prendre intérieurement pour cet objet. Il y a beaucoup de personnes, et principalement de jeunes gens d'un tempérament chaud, qu'il est très-difficile de faire suer; et si l'on donne de forts sudorifiques à ces sortes de malades, on risque de leur causer une frénésie. Les médecins peuvent donc se servir de frictions huileuses, pour obtenir sans danger l'effet constant de la sueur. L'usage en était fort commun chez les anciens, qui les employaient aussi dans l'hydropisie ascite.

En prescrivant ces frictions contre la peste, les médecins français n'ont pas observé en Egypte les prodiges célébrés à Smyrne et à Alexandrie auparavant

---

(1) *Loc. sup. cit.*

(2) *Inter revulsoria remedia meritò etiam referuntur frictiones partium extremarum cum linteo aspericri frequenter repetitæ. Sed præcipuè commendatur illa, quæ fit in toto corpore linimento Aetii, quod in hunc modum componitur. ℞ ol. amygdal. dulc. et aqu. font. ana ʒ iij, salis nitri ʒ ij bulliant ad aquæ consumptionem, et manibus hoc oleo inunctis perfricetur calidè totum corpus manè et serò. Aetius oleum sabinum præscribit, sed quia calidius est, meritò a Baptista Montano oleum amygdalarum dulcium substituitur. Hoc linimentum cutis poros aperit, ut natura commodiùs vapores venenatos ad eam transmittere valeat.* Prax. Med. *lib. XVII, cap. I.* De Febre pestilentiali, *pag.* 535.

Digitized by Google

notre arrivée. Les malades, tourmentés d'une lassitude douloureuse, se sentaient beaucoup soulagés; mais ensuite ils se plaignaient d'une grande foiblesse causée par la sueur. Cette évacuation n'est salutaire, qu'autant qu'elle est l'effet du triomphe de la nature, qui chasse dehors la matière morbifique; autrement elle épuise le malade, au lieu de le soulager. Le résultat de mes observations me porte à conclure qu'il faut bien se garder de provoquer la sueur par la force mécanique de l'huile, du calorique et de la couverture. Je conseillerais de s'en servir aux personnes, qui ont touché des pestiférés, ou des hardes infectées. Cependant les frictions huileuses très-légères peuvent être utiles, en ce qu'on facilite, par ce moyen, l'opération de la nature, toutes les fois qu'elle est disposée à une sueur critique.

Pour vivifier l'homme dont les forces sont abattues, je n'ai rien trouvé de comparable au vin, donné à petites doses, souvent réitérées. On peut aussi bassiner la tête et l'épine dorsale avec l'alkool imprégné de substances aromatiques. Ce n'est pas sans raison que les anciens se sont servis d'aromates dans les temples (1). Nous savons que les animaux blessés par la térébration des vertèbres, immédiatement après les injections spiritueuses et aromatiques sur les méninges de leur moëlle épinière, commencent par souffrir un léger tremblement, et passent de suite à un état de gaité et de vigueur extraordinaire.

J'ai tombé dans une erreur, en prescrivant le camphre, l'opium, et le sel ammoniac, mêlés ensemble. La guérison des malades, pendant quelque tems, me fit croire que c'était un remède bien assuré contre la peste; mais ensuite j'eus un double regret de m'être trompé. Il faut porter la plus grande attention pour décider de la vertu d'un médicament dans une maladie épidémique. Il peut se faire que l'épidémie cesse d'être meurtrière, parce qu'elle tend vers son déclin; alors on ne doit pas attribuer au remède ce qui est dû à la nature. Le roi de Prusse, Frédéric le-Grand, dans son histoire de la guerre de sept ans, rapporte que, durant l'hiver de 1757 à 1758, les maladies faisaient des ravages dans les hôpitaux. « C'étoient, dit-il, des espèces de fièvres chandes, » accompagnées de tous les symptômes de la peste. Les malades tombaient » en délire le premier jour de la maladie; il leur venait des charbons au » cou, ou bien aux aisselles: que les médecins saignassent ou ne saignassent » point, cela était égal: la mort emportait indifféremment tous ceux qui se » trouvaient atteints de ce mal: le poison était même si violent, ses progrès si » rapides, ses effets si prompts, que dans trois jours il mettait un homme » au tombeau. On se servit sans effet de toutes sortes de remèdes; enfin, on » eut recours à l'émétique, qui réussit: on en délaya trois grains dans une » mesure d'eau: on en fit boire au malade jusqu'à ce que le remède com- » mençât d'opérer, et se fut un spécifique souverain contre cette maladie; » car, depuis que l'on s'en servit, de cent personnes à qui on le fit prendre, » il en périt à peine trois ». Voilà le récit. Il reste pourtant à savoir si, lorsqu'on commença à faire usage du tartre stibié, le mal ne touchait pas à sa fin.

---

(1) On appela *aromates* les fruits de certaines plantes d'un goût et d'une odeur fort agréables, du mot *ἀρόμαι*, qui, dans le dialecte ionique, signifie *je prie*, à cause qu'on les employait pour le service divin, avant l'usage d'immoler les animaux dans les temples.

Digitized by Google

Pour s'en convaincre, il aurait fallu attendre le sort d'un nombre de malades, sans leur administrer l'émétique.

L'opinion de *Kirker*, qui a soutenu que la peste était un produit des insectes, me fit naître dans l'esprit l'idée de prescrire les frictions avec l'onguent napolitain, composé de parties égales de mercure et d'axonge. Le premier essai eut lieu sur un domestique du commissaire des guerres, *Agard*, après en avoir obtenu son consentement. Le lendemain de l'invasion de sa maladie, on le frotta avec une demi-once du susdit onguent, et on continua la même opération pendant trois jours. Il s'ensuivit une salivation abondante, le bubon suppura, le malade guérit. Ce premier succès m'encouragea à faire administrer les mêmes frictions à deux boulangers, qui se présenterent ensemble à l'hôpital; l'un comptait quatre, et l'autre cinq jours de maladie; tous les deux moururent. Si l'opinion de *Kirker* était vraie, le mercure n'aurait pas manqué de détruire entièrement les insectes, quoique multipliés à l'infini.

Plusieurs médecins ont recommandé l'usage des vésicatoires, d'après ce que rapporte *Galien*. Dans un tems de peste, dit cet auteur (1), ceux seulement échappèrent à la mort, qui eurent la peau couverte de pustules noires et d'ulcères. La nature se débarrassait, par ce moyen, de la matière morbifique. Mais, selon mes observations, les vésicatoires, en quelque nombre que ce soit, tourmentent infructueusement les malades. On peut s'en servir dans le cas que la maladie se manifeste par des symtômes léthargiques. Les crises, en général, sont l'ouvrage de la nature, et non pas du médecin.

J'aurais voulu constater les effets des frictions glaciales, proposées par Catherine II, impératrice de Russie, dans la peste de Moscow; car, sachant combien les hommes sont rampans et flatteurs à l'égard des Puissances, j'ai toujours douté de la vertu de ce remède anti-pestilentiel. Mais il nous était impossible d'avoir de la glace en Egypte, et malheureusement nous manquions, à l'hôpital, d'éther, de sel ammoniac et de toutes les ressources nécessaires pour produire un froid artificiel.

Avant de terminer cet article, il faut expliquer brièvement les moyens de se préserver de la peste. Si le mal a été apporté de loin, il suffit de s'isoler, en coupant toute espèce de communication avec les pestiférés, sans toucher la moindre chose susceptible de conserver le miasme pestilentiel. Mais si la cause de l'épidémie existe dans l'athmosphère, on doit examiner si elle embrasse une vaste étendue de pays, ou si elle est circonscrite dans un seul territoire. Dans le premier cas, on attendra le bénéfice du tems; dans le second, on tâchera d'en découvrir la cause, pour la faire cesser. Alors les feux allumés dans les places publiques peuvent être utiles. Les individus garderont la maison tant qu'ils le pourront, et ils éviteront soigneusement l'air libre pendant la nuit. On se servira de l'acide sulphurique versé sur le sel marin, pour purifier l'air des appartemens, et on fera continuellement évaporer du vinaigre dans les chambres. Pour tout le reste, voici les règles prescrites par le savant *Galien*: Il faut purger les corps qui abondent de superfluités, corriger les tempéramens humides, conserver les secs, et avoir soin de la propreté de la peau, pour entretenir la transpiration (2).

(1). *Meth. Med.* lib. V, cap. 12.
(2) *De Differenc. Febr.* lib. I, cap. 4.

Digitized by Google

Il est urgent aussi de prendre en même-tems les mesures nécessaires pour arrêter la contagion dans une ville infectée : elle seront relatives à la décision des médecins. Si la maladie dépend d'un vice local, on peut prescrire la méthode que nous venons de proposer; mais, si elle vient de l'étranger, alors il suffit de mettre en quarantaine toutes les familles dans leurs maisons particulières, et désinfecter celles où la peste a pénétré. Les sots et les fourbes éleveront la voix contre la sévérité de cette mesure, qui certainement fera cesser la peste en peu de jours (1). Mais l'homme d'état doit porter dans sa tête une balance, pour peser les inconvéniens de part et d'autre dans toutes les affaires politiques, et, d'après la maxime répétée souvent par Caton dans le Sénat de Rome, qu'*aucune loi ne peut être commode pour tout le monde ; on doit chercher ce qui est utile à la majorité*, le Statiste prend son parti avec cette fermeté que la raison inspire.

Voilà mes observations sur la peste d'Egypte, que je crois suffisantes pour donner tous les développemens nécessaires aux preuves des assertions que j'ai réunies dans ce Mémoire.

---

(1) *Samoëlowitz*, dans ses mémoires sur la peste de Moscow, prétend que, quand ce mal a commencé, il ne cesse jamais, quelques efforts qu'on fasse, avant qu'il ait parcouru ses trois degrés, le commencement, le milieu, le déclin; mais qu'alors il s'éteint de lui-même en été comme en hiver, et qu'il ne dépend pas des saisons. Cette doctrine n'est pas du tout valable pour la peste apportée de loin. Elle s'arrête à l'instant même qu'on coupe toute espèce de communication avec les pestiférés, et qu'on écarte de soi les effets infectés.

APPENDICE.

Mon mémoire étant sous-presse, on vient de publier les *Mémoires sur les fièvres pestilentielles et insidieuses du Levant*, par Pugnet, *médecin de l'armée d'Egypte*.

Ce médecin soutient que l'Egypte est une des contrées, où, depuis une série incalculable de siècles, la peste se montre le plus fréquemment; voyez, page 85 et suivantes. Je me permettrai quelques observations sur cet article, afin que le lecteur puisse juger avec connaissance de cause de quel côté se trouve la vérité.

« Moyse, qu'une chronologie raisonnée, dit M. Pugnet, place dans le nombre des premiers » écrivains connus, Moyse parle de la peste comme d'une maladie qui n'était que trop connue » aux habitans des rives du Nil. Aussi, quand le Pharaon, qui régnait alors, eut refusé d'ac» quiescer au départ des Juifs, ce fut de la peste dont leur chef la menaça, et de la mort » presqu'inséparable de son atteinte : *Percutiam te et populum tuum peste, peribis de terrâ.* » Exod. cap. 14. »

Si une chronologie raisonnée place Moyse dans le nombre des premiers écrivains connus, une saine critique place ses écrits dans le nombre des apocryphes. Il suffit de remarquer que cette rapsodie de fables ineptes et insensées, qu'on appelle *Pentateuque*, termine par la description de la mort, du sépulcre de ce fameux imposteur, et du deuil des Juifs. Au reste, je ne crois pas que la connaissance que le peuple d'Egypte avait de la peste, soit une preuve qu'il en était fréquemment affligé. Tous les peuples de l'Europe, qui sont rarement atteints de cette maladie, la regardent aussi comme un fléau de Dieu ou de la Nature.

M. Pugnet cite l'autorité d'Hérodote (*Euterpe*, *lib. II.*), qui, après avoir attribué au bénéfice de l'air la santé dont jouissaient les Egyptiens, avoue qu'il y avait des médecins uniquement

Digitized by Google

appliqués au traitement des *maladies inconnues*. Le sens de ces mots n'est plus équivoque, selon M. Pugnet, personne n'ignore que chez les anciens, la peste occupait le premier rang entre les *maladies inconnues*, les *maladies sacrées*, les *maladies divines*, etc.

Le mot *inconnues* ne se trouve pas dans le passage d'Hérodote, mais *cachées*, que les Latins ont traduit par *occultorum*, d'après le texte grec ἀφανέων. Quand même on lirait *inconnues*, M. Pugnet aurait bien de la peine à nous persuader que cela prouve la fréquence de la peste en Egypte.

Je ne m'arrêterai point, ni sur le mythe de Horus et de Typhon, c'est-à-dire du Soleil, depuis le tems du plus long jour, jusqu'à l'équinoxe suivant, qui chasse le vent pernicieux du Midi, ni sur les lois et les usages des Egyptiens, puisqu'il paraît que M. Pugnet lui-même a senti la faiblesse de ces preuves, et je passe aux faits qu'il cite à l'appui de son opinion. « C'est sans » doute, dit M. Pugnet, la peste proprement dite, qui a régné dans la ville d'Athènes, 431 » ans avant l'ère chrétienne. Or Thucydide, en la décrivant, la fait venir des bords du Nil. *De Bello Pelop., lib.* 2.

« C'est aussi incontestablement la peste proprement dite, qui a ravagé toute la terre en 542. » Elle commença, dit Procope, par les Egyptiens de Peluse, de-là elle gagna Alexandrie, la » Palestine, Constantinople, enfin tout le monde connu, qu'elle affligea pendant 52 ans. *De Bello Vers., lib.* 2.

« C'est encore de l'Egypte que nous est venue la peste du quatorzième siècle, cette peste » qui, après avoir enlevé au Caire la moitié de ses habitans, couvrit de deuil notre hémisphère » entier, et en particulier les plus florissans royaumes de l'Europe. *Freind, Hist. Med. tom.* 3.

» Antérieurement à ces deux derniers faits, et à plusieurs autres que nous omettons à dessein, » c'était de la vraie peste que parlait Sénèque ; (*Nat. lib. IV.*) et déjà l'opinion commune » publiait que ce fléau avait sa source la plus ordinaire dans le débordement du Nil, et la » stagnation subséquente de ses eaux. *Magnas solitudines* (*Nilus*) *pervagatus, et in paludes* » *diffusus. Ibid.*

J'observe que Thucydide en décrivant la peste d'Athènes, ne la fait point venir des bords du Nil, mais de l'Ethiopie. *Primum autem hic morbus* (*ut fertur*) *initium duxit ex Æthiopia, quæ est supra Ægyptum ; deinde verò et in Ægyptum et in Africam descendit*, etc.

Pour ce qui concerne la peste du sixième siècle décrite par Procope, il est vrai que cet historien la fait commencer par les Egyptiens de *Peluse*. Mais dans le tems où écrivait Procope, l'Europe était plongée dans l'ignorance, inséparable de la superstition du despotisme, et des guerres d'émigration. Il peut se faire que cette peste descendit aussi de l'Ethiopie comme celle d'Athènes, sans que Procope en eût la moindre connaissance. Au reste, un seul fait ne prouve rien.

Quant à la peste du quatorzième siècle, voici ce qu'en dit Freind, dans son histoire de la Médecine, à l'article Guy de Chauliac : « Je ne puis quitter cet auteur, sans parler d'une » description remarquable qu'il donne de la peste de 1348, qui fut suivie d'une mortalité » inouie. Elle vint des Indes, fit le tour du monde, et détruisit la quatrième partie du genre » humain. Elle dura trois ans dans l'Orient, et y fut plus mortelle, etc. »

Finalement, je ne crois pas que M. Pugnet puisse tirer aucun parti du passage de Sénèque. Cet auteur, en parlant du Nil, dit : « Si l'on savait où commencent ses crues, on en saurait » la cause ; mais après avoir parcouru des déserts immenses, et y avoir formé de vastes marais, » il traverse enfin des pays habités, et commence à rassembler ses eaux errantes et vagabondes » aux environs de *Philæ*. C'est une île bordée de rochers escarpés, et environnée de deux » larges rivières, qui finissent par s'unir, et portent, après leur réunion, le nom de *Nil*. » *Quæst. nat. lib.* 4. *cap.* 2 ». Les marais, par conséquent, dont parle Sénèque, sont très-éloignés de l'Egypte.

Je suis porté à croire que M. Pugnet a copié ces passages rapportés par d'autres, sans aller à la source et consulter les auteurs mêmes, autrement il aurait bien saisi leur véritable sens. Ce qui me confirme dans cette idée, c'est de voir qu'il s'est trompé dans quelques citations. Le verset de l'Exode : *Percutiam te et populum tuum peste, peribisque de terra*, est dans le neuvième chapitre, et non pas dans le quatorzième. En outre, il cite le passage d'Horapollon (*Hierogl. lib.* 2.), qu'on trouve dans le liv. I ; et finalement il allègue un traité de Sénèque (*Nat. lib.* 4.), au lieu de *Quæstiones naturales*.

D'après cet exposé, tout en rendant justice à l'érudition, avec laquelle M. Pugnet a soûtenu son opinion, nous persistons à penser d'après Herodote et Diodore de Sicile, que l'Egypte était anciennement une des contrées les plus saines de la terre.

5836162

Digitized by Google